

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Initiatiques

Élisabeth Vonarburg

Volume 34, Number 4 (202), August 1992

Invitations

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31376ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vonarburg, É. (1992). Initiatiques. *Liberté*, 34(4), 4–14.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ÉLISABETH VONARBURG

INITIATIQUES

C'est une forêt assez apprivoisée, à l'européenne, avec de l'espace pour passer entre les arbres. L'hiver touche à sa fin, on le voit aux signatures des petits animaux sur la neige, on le sent à la texture de la neige elle-même, étendue comme une bête paresseuse le long des branches noueuses ou des gros rochers ronds. Le froid est piquant mais léger, traversé d'un vague parfum de terre humide. Des renflements sont visibles sur les branches, les futurs bourgeons. Mais point de bruit, un vrai silence d'hiver, la main du froid encore sur la bouche de la terre. Pourtant, quelque part, à peine deviné... La visiteuse pivote avec lenteur, les yeux perdus dans la lumière assourdie de la forêt. Là-bas, oui, un mouvement. Et là encore, plus près. Et un autre. C'est presque imperceptible, à la limite de son champ de vision, et en même temps impossible à ne pas percevoir, cet éclair de couleur vive, ce trait vert, dansant. Elle s'immobilise en détectant une structure dans ces mouvements: ils se rapprochent d'elle, on se rapproche d'elle. Elle s'oblige à se détendre, les épaules dénouées, les mains ouvertes le long des hanches, en attente.

Et brusquement ils sont là. Une multitude d'enfants muets, jaillis du sous-bois comme s'ils étaient nés des arbres. Vêtus de vestes ou de justaucorps, de collants ou de pantalons, de mocassins ou de bottes, des habits de fortune, fabriqués à partir de vieux vêtements rapetassés tant bien que mal, mais tous du même vert étouffé. Les enfants les

plus vieux n'ont guère plus de dix ans. Ils tiennent des lances et des arcs plus grands qu'eux, portent en bandoulière des carquois hérissés de flèches, à la ceinture de courtes dagues. Peut-être y a-t-il des filles, c'est difficile à dire, ils se ressemblent trop, cheveux noirs et lisses coupés façon page, minces visages bruns. Ou peut-être leurs yeux bleus en amande, leur regard identique, grave, et même un peu sévère. Plusieurs d'entre eux ont sauté sur un gros rocher et contemplent la visiteuse, appuyés sur la hampe de leur lance. Et elle se sent soudain trop grande, maladroite, déplacée; elle aurait envie de s'accroupir ou même de s'asseoir dans la neige pour être moins visible.

Elle tend une main hésitante vers celui qui se tient devant elle, un mince garçon blond au visage triangulaire, le voit reculer, laisse sa main retomber. Comment leur parler? Dans quelle langue? Parlent-ils, seulement? Il n'y a pas eu un son depuis leur apparition, pas un murmure.

«Vous ne devriez pas être là», dit soudain l'enfant.

Elle a compris, et pourtant elle ne sait pas quelle langue il parle. Sans savoir quoi répondre ni comment, de plus en plus embarrassée d'elle-même et de son grand corps d'adulte, elle croise ses mains dans son dos.

Sans un mot, les autres se disposent de part et d'autre de la visiteuse, un peu en arrière et en éventail. Le garçon pousse une sorte de hululement bref. Des craquements se font entendre au loin, et la visiteuse regarde avec une certaine inquiétude en direction du bruit: c'est celui d'une masse énorme qui approche à travers le sous-bois. Elle voit des couleurs avant de percevoir une forme: du noir et du jaune, des motifs géométriques sur un fond mordoré. Puis elle peut reconnaître le dessin d'une patte griffue, et voilà l'autre patte, et le regard remonte le long du cou massif et pourtant serpentin, jusqu'à la gueule aux longs crocs en aiguille, aux naseaux largement dilatés, aux immenses yeux jaunes fendus à la verticale. Une sorte de crête translucide se dresse sur le dessus du crâne.

La bête s'arrête près du garçon, qui lui arrive à peine à l'articulation de la patte, baisse la tête vers lui et émet un petit grognement interrogateur, avec une odeur de chaleur soufrée. A la hauteur de la visiteuse, un œil grand comme un bouclier semble l'observer avec curiosité. Incrédule, elle examine la peau écailleuse, les courtes ailes repliées contre les flancs rebondis, et qui sûrement ne peuvent soulever toute cette masse. Elle fait un pas en arrière, deux pas, pour essayer de voir la bête tout entière. Le corps est long, massif, terminé par une queue à l'extrémité bifide, pour l'instant au repos. La crête de la tête continue le long du cou et du corps en se divisant aussi, aménageant le long de l'échine une sorte de couloir. Où les enfants sont en train de s'installer, en s'aidant les uns les autres à grimper le long des pattes arrières aux articulations surbaissées.

Le garçon claque de la langue. Le dragon, quel autre nom lui donner, allonge ses pattes de devant comme un chat qui s'étire, et le garçon escalade rapidement l'épaule pour s'installer tout près du cou, dans le creux entre les épaules. Il fait signe: il faut le rejoindre. Elle s'exécute. La peau écailleuse est sèche et tiède, assez lâche, et forme des plis quand on la prend à pleines mains: l'escalade est aisée. Elle s'installe près du garçon et sur un nouveau claquement de langue, le dragon s'ébranle.

Une ville se trouvait là où pousse aujourd'hui la forêt. Ce qu'elle avait pris pour des rochers ou des arbres aux formes curieuses, sous la neige, ce sont des pans de béton, des poutrelles d'acier, ici et là des tuyaux tordus, des carreaux brisés de céramique... Une ville moderne, détruite depuis longtemps. Et ces enfants? Des enfants des survivants? Où sont les adultes? Mais la forêt fait bientôt place à une immense prairie sous la neige; la pente assez abrupte descend vers une étendue orangée, un vaste lac aux eaux libres, avec une île rendue bleutée par la distance. Le dragon fend avec majesté la neige encore profonde qui recouvre la prairie, s'arrête un instant au sommet de la pente,

puis se laisse glisser sur le ventre vers le lac, pattes antérieures étendues, de plus en plus vite, tandis que les enfants poussent des hululements ravis. Il s'arrête avant les eaux orangées, pourtant, en s'arrangeant pour faire un petit virage qui l'amène parallèle à la rive, face à un bosquet. Une cabane en rondins se dissimule dans les arbres; de la fumée sort de la cheminée.

Les enfants se sont tus. Ils ne bougent pas. Le dragon non plus. Enfin, la porte s'ouvre. Une silhouette, puis une autre, se dessinent dans l'embrasure, s'avancent à pas lents, en clignant des yeux à cause du soleil, un homme et une femme assez âgés.

Le garçon désigne la cabane du menton: «Allez avec eux.»

Elle n'a pas envie de descendre, mais, défaite, elle se laisse glisser le long de l'épaule du dragon, s'enfonce dans la neige jusqu'aux genoux, s'écarte: la bête fait lourdement demi-tour et s'éloigne le long du lac.

La vieille femme s'avance à travers la neige, s'arrête près de la visiteuse et lève la tête pour la dévisager — elle lui arrive à peine au menton. Ses cheveux rares sont tirés en chignon, bien lissés de chaque côté de son crâne. «Pas de bagages?» Un petit bruit de langue désapprobateur. «On essaiera de vous arranger quelque chose. Venez, mon petit, venez.» Elles passent devant le vieil homme qui regarde encore du côté où est parti le dragon, les mains dans les poches. «Ils auraient pu faire un effort aujourd'hui», marmonne-t-il.

«Ils nous ont amené une invitée pour la fête, papa, c'est déjà bien. Viens, allons, viens, rentre.»

La visiteuse entre derrière les vieillards dans la petite cabane, suffoque presque aussitôt: la chaleur rayonne, intense, presque tangible, du gros poêle noir installé en plein milieu de la pièce, salle unique qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre. Dans un coin, sur un vieux mannequin, éclatante, une robe de soirée longue et

ample, en velours et satin mauve, avec des manches bouffantes et un col officier brodé comme le corsage de sequins et de petites perles brillantes. Non loin de là un tuxedo est au garde-à-vous sur un porte-vêtement.

Elle se laisse pousser vers la table de bois, asseoir dans une chaise. La vieille femme va fouiller dans un gros coffre, en marmonnant: «Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui faire, moi?» Elle se retourne vers la visiteuse avec un chemisier blanc à grand col de dentelles, une veste cintrée de brocard noir et une jupe longue à trois épaisseurs, qui semble être en soie. «Ça devrait aller. Du noir, c'est toujours habillé. Et du blanc en-dessous, il ne faut pas trop en demander, au dernier moment, je ne peux pas faire des miracles! Essayez ça.»

La visiteuse prend les vêtements qu'on lui tend, obéissante, abasourdie.

«Bah, grogne le vieil homme, tu te donnes bien du mal pour rien. Toujours des chichis. On n'irait pas, à leur fête, ils ne s'en rendraient même pas compte.»

La vieille femme se retourne, scandalisée: «C'est bien la moindre des choses d'y aller, après tout ce qu'on leur a fait. Comment peux-tu dire des choses pareilles!» Elle semble faire un effort: «Écoute, papa, c'est le jour de la fête, on ne va pas se disputer aujourd'hui, n'est-ce pas? Pas aujourd'hui. Tu sais bien que ça leur fait de la peine quand on se dispute.»

Le chemisier est assez large. La jupe a une ceinture élastique, pas de problème là non plus. La veste, par contre, serre aux emmanchures. La vieille femme émet de nouveaux bruits désapprobateurs, s'approche en brandissant de petits ciseaux et commence à défaire les coutures sous les bras.

«Je ne pourrais pas l'enlever?» suggère la visiteuse, en sueur.

«Mais on n'a pas le temps, mon petit, on n'a pas le temps», s'exclame la vieille femme en travaillant à toute

allure. «Tenez-vous tranquille, voyons, je ne veux pas couper à côté.»

Pour se distraire de son malaise, la visiteuse demande: «C'est quoi, cette fête?»

«La fête des enfants», dit gravement la vieille femme, ou du moins elle essaie, à travers les épingles qu'elle tient maintenant dans sa bouche pour reformer la couture de l'emmanchure gauche.

«Les enfants de qui? Où sont leurs parents?»

«Nous sommes leurs parents!» dit la vieille femme, scandalisée. «Qui d'autre? Levez le bras.» Et avec un petit grognement satisfait, elle attaque l'autre manche.

La visiteuse a presque la nausée maintenant, tellement elle a chaud: «On ne pourrait pas ouvrir un peu la porte?» implore-t-elle avec timidité.

«Vous voulez attraper la mort?» proteste la vieille femme.

«Mais j'ai trop chaud!» s'entend geindre la visiteuse, comme une petite fille capricieuse, sans pouvoir s'en empêcher.

«C'est juste une impression parce que vous étiez dehors.»

Le vieil homme s'est assis dans un fauteuil à bascule et se balance avec une énergie maussade. «Une invitée», grommelle-t-il. «On était bien tranquilles, et voilà une invitée! On ne sait même pas d'où elle vient.»

«Tais-toi, papa!» ordonne la vieille femme. «Je suis sûre que Mademoiselle est quelqu'un de très bien.»

La visiteuse rectifie, «Madame», stupéfaite de s'entendre le faire: elle n'a rien à prouver à ces deux vieillards! Et tout d'un coup ce n'est plus supportable d'être traitée comme une gamine. Elle enlève la veste de brocard malgré les protestations de la vieille femme, enlève le chemisier et la jupe, remet ses habits de voyage. «Je ne suis pas obligée d'assister à cette fête. Je ne les connais pas, moi, ces enfants.

Je ne vois pas pourquoi j'irais!» Et elle sort, en claquant la porte.

Le froid est un baume sur son visage, ses mains, elle laisse sa veste ouverte pour pouvoir en profiter. Déjà la nuit? Pas de lune, mais des milliers d'étoiles, trop pour reconnaître les constellations familières. Un vague malaise l'étreint, se dissipe, tandis qu'elle cherche le long du lac les feux qui doivent marquer l'emplacement du camp des enfants: il faut quand même les prévenir qu'elle n'assistera pas à leur fête, ce ne serait pas gentil de ne pas leur dire. Voilà: des points rougeoyants dans la pénombre fantomatique du paysage enneigé. Elle n'a qu'à suivre le sillage laissé par le dragon.

*

Quand elle arrive au camp des enfants, elle a refermé sa veste et frissonne. Ce sont des huttes basses et rondes tendues de peau. Les enfants sont plus nombreux qu'elle ne l'avait cru, peut-être une centaine, et ne semblent pas souffrir du froid; ils se tiennent par petits groupes autour de leurs feux, mangeant à belles dents des poissons cuits sur des broches tout en échangeant quelques rares paroles, toujours dans cette langue incompréhensible. Elle les examine en s'avançant, incertaine de reconnaître le garçon de l'après-midi. Les conversations se taisent derrière elle, et quand elle arrive près du plus grand des feux, au bord du lac, un grand silence règne sur le camp, seulement troublé par les crépitements des flammes. Un des enfants se lève à son approche, mais la laisse venir jusqu'à lui. C'est le garçon de l'après-midi. Il la regarde, le visage empreint d'une désapprobation rendue abstraite par le jeu des ombres. Un peu à gauche, une masse énorme bouge, occultant le lac, et deux reflets de mica vert se fixent sur elle: les yeux du dragon dans la lueur des brasiers.

«Il faisait trop chaud», explique-t-elle enfin. Puis: «Ils

voulaient me déguiser.» Elle baisse la tête, elle a envie de mettre encore ses mains dans son dos, elle les glisse plutôt dans ses poches. Et rencontre une surface lisse et ronde. Un globe de verre. Elle le sort de sa poche, étonnée. C'est une demi-sphère, où se trouve enclos un jardin aux arbres de bois blanc ou d'ivoire, sculptés avec une amoureuse minutie. Souriante, incertaine, elle la tend au garçon.

Il fronce les sourcils puis la prend entre deux doigts, comme attentif à éviter tout contact avec la visiteuse. Le mouvement a dérangé la neige dans le globe, les paillettes brillantes virevoltent paresseusement à travers le jardin miniature. Le garçon les contemple, et à mesure qu'elles se déposent à nouveau, son front redevient lisse. Son regard revient à la visiteuse avec une gravité nouvelle. Sans la quitter des yeux, il lève le globe, qui brille d'un éclat soudain dans les flammes. Un murmure étonné, respectueux, passe en vague parmi les enfants, s'articule en un mot, un seul, qui revient vers la visiteuse et le garçon. Il hoche la tête avec approbation, répète les quatre syllabes et elle comprend: *l'épreuve*.

Il la prend par la main, elle le suit. Au bout d'un moment, loin des feux, ses yeux s'habituent de nouveau à la pénombre: un large chemin serpente le long du lac à travers la neige, tassé par de nombreux passages. Il se dirige vers une petite pointe, la plus rapprochée du fantôme blanc de l'île. Les eaux du lac diffusent une phosphorescence vague; malgré l'absence de vent, elles sont agitées de remous et de vaguelettes à la texture étrange, un peu semblable à celle du mercure. Sans savoir pourquoi, elle a soudain très peur: va-t-on la jeter dans le lac? Elle s'arrête, refuse de bouger quand le garçon lui tire la main.

«Quelle épreuve?» demande-t-elle.

«La rivière», répond le garçon. «Il ne faut pas avoir peur.»

À contre-cœur, elle se remet en marche. Elle sent tous les autres enfants derrière eux, masse silencieuse et com-

pacte, et encore derrière, étrange berger, le dragon dont les pas pesants font crisser la neige. Elle scrute l'espace à la recherche de la rivière, mais il n'y en a pas. Il y a plutôt des rochers, une cascade de roches énormes. Le garçon s'arrête. Elle s'arrête. Le garçon lui tend la demi-sphère au jardin. Elle la prend. Le garçon montre du doigt le chaos de pierre. Elle s'avance. Sans savoir ce qu'elle doit faire, avec angoisse mais avec curiosité aussi.

Il y a un trou dans les rochers, une fente verticale et noire. Trop petit, trop étroit, elle ne pourra pas entrer! Elle se penche, passe la tête pour essayer de voir dans les ténèbres, en vain. Angoissée, elle se retourne vers le garçon. Il lui sourit, elle le voit sourire, il y a de la lumière pour le voir sourire: dans sa main à elle, le jardin de la demi-sphère, le jardin qui luit doucement d'un éclat bleuté. Elle se penche à nouveau, tend sa main illuminée, son bras, c'est peut-être assez large pour passer une épaule, oui, et la tête, et le reste du torse, en se pliant un peu, oui, et les hanches, une jambe puis l'autre...

Elle s'avance en levant la main qui porte le jardin lumineux, et son regard s'élève à mesure vers la voûte qui découvre, de proche en proche, au-dessus d'elle, ses facettes de roche lisse. Comme c'est haut, comme c'est large, de l'autre côté de la fente! Vaste, et silencieux. S'il y a une rivière, ne devrait-on pas entendre ses eaux furieuses, rugissantes? Elle pivote pour essayer de saisir un son, se rend compte que les enfants l'ont suivie. Ils sont tous là derrière elle, la lueur de la demi-sphère allume des reflets bleus dans leurs yeux. Ils l'entourent, sauf sur sa gauche. Obéissant à leur signal muet, elle se met en marche dans cette direction.

La voûte s'allonge en tunnel de plus en plus étroit et bas, et bientôt elle doit se pencher pour continuer à avancer, bientôt elle doit se mettre à quatre pattes. Elle est tentée d'avoir peur à nouveau: si le passage se rétrécit encore... Mais elle veut se rassurer à la lueur bleutée du jardin dans

sa main: le passage ne peut constituer toute l'épreuve, il doit mener ailleurs, où la véritable épreuve pourra avoir lieu. Et en effet, si le tunnel ne s'élargit pas, une lueur lointaine répond à celle du jardin, se rapproche, devient un orifice rond par lequel elle se glisse en se tortillant...

Elle s'arrête de justesse au bord du vide: elle a débouché sur une plate-forme de pierre, longue mais assez étroite, qui descend en pente abrupte vers... Est-ce la rivière, l'éclat silencieux et fixe de ces milliers de points de lumière sur les parois? elle se relève, d'abord sur les genoux, puis, avec une sensation de vertige, debout.

Sous une voûte large mais basse s'étend la rivière. Immobile. Gelée. Éblouissante, d'une lumière qui lui vient de ses profondeurs, mais qui ne bouge pas. Est-ce de la glace, ou une longue coulée de diamant sans facettes, et qui brille néanmoins de tous les reflets de l'arc-en-ciel? La rivière ne bouge pas, et pourtant elle s'élance, avec une force immense mais en suspens. La visiteuse ouvre la bouche pour respirer, comme s'il n'y avait pas assez d'air, comme si cet élan puissant et figé devait arracher pour les emporter toutes les molécules d'air sous la voûte. Il devrait y avoir du bruit, un son assourdissant, cataclysmique, mais il n'y a que le silence et c'est plus écrasant encore.

Elle veut reculer jusqu'à la paroi, mais les enfants sont derrière elle. Ils se tiennent épaule contre épaule sur la plate-forme de pierre, et de nouveau il ne lui reste qu'une direction: vers le bas de la pente, vers la rivière gelée. Il y a quelque chose tout en bas, une sorte de rocher rond et plat, ou une énorme carapace de tortue. Soudain curieuse, elle descend.

C'est un bouclier. Un large bouclier de glace, ou de pierre translucide, elle ne sait: quand elle le touche, il n'est ni froid ni chaud, et quand elle passe la main sur le relief de ses gravures, elle ne sent rien non plus, comme si ses doigts glissaient juste au-dessus de la surface. Quand elle observe les figures, elle n'arrive pas à les voir, comme si

elles se refusaient à sa curiosité. C'est seulement du coin de l'œil qu'elle peut les deviner: des lettres, des runes peut-être. Mais elle sent l'attente des enfants et aussi ce qu'elle doit faire. Après avoir posé à l'écart le globe du jardin, elle retourne le bouclier — il est léger comme une plume — et le tire vers la surface étincelante de la rivière. Ensuite elle va reprendre le jardin, et grimpe dans le bouclier retourné, avec précaution — il se balance un peu, puis se stabilise.

Le garçon et deux autres des enfants descendent vers elle, et poussent le bouclier sur la rivière gelée.

La rivière l'emporte aussitôt en silence, immobile et vertigineuse. Elle s'accroche au rebord du bouclier, le souffle coupé, les yeux à demi fermés, le visage découpé par les rasoirs de la vitesse. Elle pourrait se faire toute petite pour donner le moins de prise possible au vent de la course, mais elle veut voir, voir les parois défilier au-dessus de sa tête, périlleusement proches, voir les eaux de diamant se précipiter de part et d'autre de son esquif, investies d'une illusoire mobilité par la vitesse, mais est-ce bien une illusion, est-ce le bouclier qui glisse ou la rivière ne roule-t-elle pas en réalité si vite qu'elle semble immobile? Elle cesse bientôt de se poser la question, ivre de la course, exultante, comblée. Elle ne sait pas où la rivière la porte, mais c'est sans importance, c'est le mouvement qui compte, le mouvement, le voyage, le passage.